



**Conférence donnée au cours de la session 2005
des Semaines sociales de France,
Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés »**

**Crise de la connaissance :
comment faire face à la complexité du monde ?**

EDGAR MORIN*

La question « comment transmettre la complexité ? » comporte une question préalable : comment connaître, reconnaître la complexité ? Je voudrais insister, en guise d'introduction, sur le fait que les connaissances qui nous sont dispensées par l'information ou les médias, aussi bien que les connaissances dispensées par l'enseignement, ne nous préparent pas du tout à reconnaître la complexité.

Je prends le mot complexité tout d'abord dans un sens premier, dérivé du mot latin *complexus*, qui veut dire ce qui est tissé ensemble. Des événements ne sont jamais isolés ; ils sont dans un contexte, lequel est lui-même dans un super contexte. Il y a toujours un tissu commun. Pascal, au XVII^e siècle, avait une vue extrêmement perspicace en disant que « Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus diverses, je tiens pour impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus de connaître le tout sans connaître les parties ». Vous voyez le défi gigantesque qui nous est donné.

Ce qu'on appelle les informations, venant des médias, me fait penser à une autre phrase pertinente du grand poète T.S.Elliot : « Quelle est la connaissance que nous perdons dans l'information ? Et quelle est la sagesse que nous perdons dans la connaissance ? » Quelle connaissance perdons-nous dans l'information ? Les informations dispersées sont comme une pluie, un nuage, s'il n'y a pas un système de connaissances capable de les organiser et de leur donner un sens. Encore faut-il que ce système organisateur ait quelque pertinence. Qu'il ne relève pas lui-même d'un certain manichéisme ou d'une mutilation de la réalité. De plus, Elliot parlait très justement de la sagesse, c'est-à-dire la nécessité d'incorporer ce que nous savons dans nos vies, dans nos comportements. Là aussi, il n'y a pas de sagesse et d'art de vivre possibles devant des connaissances purement objectivées.

Vous me direz alors : fort heureusement, nous avons un merveilleux système d'éducation qui permet d'organiser les connaissances. Or ce système d'éducation est fondé justement sur la séparation, le morcellement et la désintégration du tissu commun de toutes choses. Ce principe a du reste été très fécond pour le développement des connaissances à partir de l'essor des sciences modernes qui ont pris le chemin des disciplines. Mais celles-ci, de plus en plus séparées, isolées les unes des autres, font que d'énormes trous noirs se forment entre elles et nous rendent aveugles sur un certain nombre de réalités et de problèmes essentiels et vitaux. Ce système d'éducation commence dans le primaire, se continue dans le secondaire et culmine dans l'enseignement supérieur. Au bout du compte, toutes les réalités, tous les grands problèmes sont désintégrés.

* Edgar Morin est philosophe et sociologue. Parmi ses nombreux livres : *Introduction à la pensée complexe*, Point Seuil, 2005 ; *La méthode 1 6 : Éthique*, Le Seuil, 2004 ; *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Seuil, 2000.

La question de l'humain

Prenons cette réalité fondamentale qui concerne chacun : qu'est-ce qu'être humain ? Bien sûr, il y a les sciences humaines et sociales qui traitent de l'économie, la sociologie, la psychologie, les sciences des religions. Mais elles communiquent très mal les unes avec les autres et ne connaissent que des fragments de réalités. Qui plus est, il n'y a pas que les sciences sociales et humaines. Toute une partie de la réalité humaine est une réalité biologique. Nous sommes des êtres vivants. Même notre cerveau, sans lequel nous ne pourrions pas connaître et penser, est un organe biologique. Or cette réalité biologique est complètement séparée de l'autre réalité humaine. Ou bien les uns oublient que nous sommes des être vivants et réduisent l'humain au culturel et au spirituel. Ou bien les autres réduisent tout ce qu'il y a de culturel ou spirituel à des gènes ou à des comportements présents déjà dans le monde animal. On semble incapable de penser cette double réalité. De plus, quand on sait aujourd'hui que la réalité biologique est constituée de molécules et d'atomes qui se trouvent dans la nature, nous nous rendons compte que notre relation au monde physique est beaucoup plus profonde qu'on ne l'aurait cru. Nos particules se sont peut-être formées dans les premières secondes de l'univers. Les atomes nécessaires à la vie se sont constitués dans un soleil antérieur au nôtre. Bref, nous participons à toute une histoire cosmique. Or cette histoire demeure invisible lorsque tous ces éléments restent séparés.

J'ajoute qu'il n'y a pas que les sciences : la littérature et la poésie sont aussi des moyens de connaissance de l'humain. Je dirais même des moyens qui comportent l'intégration de ce que les sciences sont obligées de détruire : c'est-à-dire la réalité subjective de chaque individu, avec ses sentiments, ses passions. C'est ce que montre le roman, le grand roman, depuis Balzac, jusqu'à Proust, en passant par Dostoïevski.. Quant à la poésie, elle n'est pas seulement un luxe de littérature. Elle nous initie à cette chose essentielle qu'est la qualité poétique de la vie. Cette qualité poétique de la vie s'oppose à son aspect prosaïque qui consiste à faire des choses nécessaires, obligatoires parfois, indispensables pour gagner sa vie, mais qui ignore la communion, l'amour, l'extase, le jeu. Quand nous voulons savoir qui sommes-nous, d'où venons-nous : ignorance totale, désintégration !

L'ère planétaire

« Où allons-nous ? » est la seconde grande question que l'on peut se poser à partir du second grand trou noir de notre système d'éducation : la mondialisation. Celle-ci est le produit ultime, qui a commencé à la fin du XV^{ème} siècle, d'un processus qui se déploie à partir du XVI^{ème}, de la découverte des Amériques et de la circumnavigation : l'ère planétaire. Cette ère planétaire s'est développée à travers la domination, l'esclavage, l'oppression, mais il n'y a que très peu d'esprits en Occident qui ont perçu ce qui se passait. C'est d'un côté Bartholomé de Las Casas qui fait admettre par l'Église que les Amérindiens ont une âme, bien que le Christ n'ait pas voyagé en Amérique. Et c'est Montaigne qui dit que ceux qu'on appelle barbares, appartiennent à une autre civilisation, et commence ainsi ce processus d'autocritique de l'Occident par lui-même, encore minoritaire mais si nécessaire. Voici donc cette époque planétaire qui aujourd'hui s'est développée avec l'effondrement des économies prétendument socialistes, avec le développement des moyens de communication immédiate. Cela a créé une économie désormais mondiale, mais qui malheureusement manque de régulation.

Il importe de reconnaître les antécédents de cette époque planétaire et ses aspects ambivalents. Car il n'y a pas qu'une seule mondialisation. Il y en a peut-être plusieurs. Il y en a au moins une deuxième : celle qui a commencé avec Montaigne et Bartholomé de Las Casas, s'est continuée avec l'humanisme européen, puis avec l'Internationalisme, et aujourd'hui avec l'alter-mondialisme. C'est la mondialisation inachevée, incertaine, des idées de démocratie, de droits de l'homme, de droits de la femme. Il y a donc des ambivalences formidables. Déjà Marx disait au XIX^e siècle que le capitalisme allait créer des conditions

d'une véritable littérature mondiale. Ce qui se réalise, pas seulement pour des élites restreintes dans différents pays. Nous connaissons maintenant des traductions de romans chinois, japonais, latino-américains, etc.

L'enchevêtrement du présent, l'incertitude de l'avenir

Pour comprendre cette époque planétaire, il est nécessaire qu'existe un enseignement fondamental sur le sujet, comme sur la condition et l'identité humaine. Or cela est totalement absent des structures de notre enseignement. De plus, c'est une connaissance difficile. Pourquoi ? Tout d'abord, il est très difficile de prendre conscience de ce qui se passe. Le philosophe espagnol José Ortega Y Gasset disait « Nous ne savons pas ce qui se passe, et c'est ça qui se passe », c'est-à-dire notre ignorance de ce qui se passe. De plus, il faut toujours un certain temps pour prendre conscience de ce qui se passe. On peut citer là un autre philosophe, Hegel, qui disait : « l'oiseau de Minerve prend son vol au crépuscule ». C'est-à-dire l'oiseau de la rationalité, de la sagesse, de la compréhension, vient toujours trop tard ou du moins très tard.

Il est donc difficile de comprendre ce qui se passe, difficile de comprendre un présent enchevêtré. C'est cela la complexité. Quand on simplifie, les uns ne voient que des processus démographiques. Les autres ne voient que des conflits entre religions, les autres ne voient que les égarements du capitalisme, etc. Le grand problème est comment tous ces processus interfèrent les uns et les autres dans un nœud gordien indéchirable. Cette connaissance, parce qu'elle est difficile, est nécessaire et nécessite un mode de connaissance complexe (dont je vous dirais deux mots tout à l'heure).

Voilà donc le problème de la connaissance de ce qui se passe. Mais en plus, se pose le problème de l'avenir. Or, comme le disait Mme Revault d'Allonnes, la philosophie qui nous disait que l'avenir était déjà en route vers le progrès n'est plus. Nous ne croyons plus que la locomotive de l'histoire traîne l'humanité vers toujours mieux. Non seulement, cette croyance dans le progrès et le mythe d'une histoire téléguidée vers un bel avenir, qui se croyaient rationnels, se sont effondrés, mais nous savons qu'il y a une incertitude fondamentale. Nul ne peut prédire demain. La veille du 11 septembre 2001, la veille de l'implosion de l'Union Soviétique, étaient imprévues par la plupart des observateurs. Comme disait déjà Euripide cinq siècles avant notre ère : « Ce n'est pas l'attendu qui arrive, c'est le plus souvent l'inattendu ». Or nous ne sommes pas prêts à affronter cet inattendu. Nous ne sommes pas prêts à penser le monde tel qu'il est. Non seulement les réalités sont totalement désintégrées, mais les grands problèmes sont ignorés.

Qu'est-ce que la connaissance ? Qu'est-ce que la compréhension ?

On enseigne des connaissances mais on n'enseigne jamais ce que c'est que la connaissance. C'est-à-dire quelque chose qui court toujours le risque de l'erreur et de l'illusion. Ce que nous savons tous pour des connaissances qui semblaient être évidentes dans le passé et qui aujourd'hui nous semble puériles, ridicules et fausses. Qui nous dit que nos croyances d'aujourd'hui ne sont pas pareilles ? Il y a dix douze ans le libéralisme économique semblait un dogme ; aujourd'hui, il apparaît comme une idéologie de plus en plus sapée et amoindrie. Il y a eu le mythe du communisme auparavant, il y en a eu d'autres. C'est dire que nous vivons dans l'illusion que le présent est lucide et que les erreurs sont réservées au passé. Là est le problème : connaître la connaissance, les pièges de la connaissance. Pièges présents dans la psychologie de chacun, dans la culture, dans les relations humaines. La connaissance de la connaissance, qui n'est qu'un petit chapitre pour des spécialistes de philosophie, doit être un problème central enseigné dès l'enfance.

Il manque aussi de s'interroger sur la compréhension : qu'est-ce que la compréhension humaine ? C'est-à-dire ce qui est vital non seulement pour nos relations avec les autres nations, les autres cultures, mais aussi pour nos relations dans notre monde, dans nos familles, nos relations de travail. Tant qu'il n'y aura pas plus de progrès dans nos capacités de comprendre, il n'y aura pas de progrès dans les relations entre humains.

Or il n'y a pas d'enseignement de la compréhension des relations humaines. Il n'y a pas d'enseignement non plus pour affronter les incertitudes. Là aussi, on enseigne des certitudes, alors même que les sciences les plus avancées sont confrontées à l'incertitude, à l'aléa. Que ce soient les sciences humaines comme l'histoire, mais ne parlons pas aujourd'hui de la micro-physique ou de la science du cosmos qui ne peut pas nous dire où va notre univers. L'origine comme l'avenir restent enrobés de mystère. Le mot de Big Bang n'est qu'une métaphore.

Les sciences apprennent donc de plus en plus à travailler avec l'incertitude, mais c'est un problème pour chacun. Chaque destin individuel est un destin dont l'avenir est incertain. Dès la naissance, chacun ne sait pas quel sera son développement, ses maladies, quelles seront les rencontres qu'il fera, si le couple qu'il vivra sera heureux... Le jour de notre mort est inconnu, bien que la mort soit une certitude. Ce qui est vrai du destin des individus est vrai du destin des sociétés, vrai du destin de la planète.

Crise de l'intelligibilité, absence d'avenir et de projet

Ceci pour vous dire que les connaissances fondamentales, principales, ne sont pas enseignées. Et par ailleurs, il y a une crise de l'intelligibilité, une crise de l'intelligence. L'intelligence qui triomphe, celle des experts qui peuplent les cabinets ministériels, celle des spécialistes qui ne vivent qu'à l'intérieur de leur spécialité en ne regardant pas ce qui se passe autour, est une intelligence aveugle. Elle donne des visions unilatérales quel que soit l'événement que l'on regarde : la crise des banlieues de ces derniers jours ou la crise planétaire elle-même.

Dans cette absence d'avenir, sans la possibilité d'essayer d'élaborer non pas un programme mais une voie pour affronter l'incertitude de l'avenir, les politiques et les personnes vivent au jour le jour. Bien entendu, les familles projettent sur leurs enfants, leur progéniture. On peut aussi vivre au jour le jour en regardant la télévision, en partant en week-end. Mais pensez que dans la plupart des régions du monde, vivre au jour le jour, c'est vivre dans l'angoisse, dans la misère, misère pas seulement matérielle. Misère de l'humiliation et de la subordination. Alors quand la politique elle-même vit au jour le jour et se réduit à l'économie, quand l'économie ne fonctionne que sur le calcul et quand le calcul lui-même ignore les réalités humaines, les passions, les sentiments, l'amour, la haine, la souffrance, l'humiliation, on devient incapable de comprendre. Chaque fois qu'il y a un problème - que ce soit une inondation dans le Tiers Monde, le Sida en Afrique, la crise des banlieues - on trouve que la cause est le manque d'argent. Il faut augmenter les moyens ! Bien entendu que l'argent est nécessaire. Mais on oublie le problème plus fondamental : l'humiliation, les discriminations et toutes ces attitudes humaines dissipées dans une vision où le calcul est roi.

Pour une pensée transdisciplinaire

Telle est donc la situation. Vous me direz "Oui, il faut relier les connaissances, réformer la pensée, réformer la connaissance". Mais cela ne peut pas se faire par des vœux pieux, en mettant côte à côte les différentes disciplines qui iraient très naturellement s'articuler les unes les autres. Non ! Elles ne le peuvent pas. Chacune a son langage, son système de pensée. Ce qu'il faut, c'est une pensée capable de créer les instruments transdisciplinaires, qui eux peuvent articuler les connaissances issues des différentes disciplines. Je n'ai pas le temps ici de développer plus ; j'ai consacré plusieurs volumes à ce travail qui m'a pris quelques dizaines d'années. Ce que je veux dire ici, c'est qu'il y a certaines façons de concevoir qui permettent de relier les choses.

Par exemple le principe hologrammique. Il consiste à dire concevoir que non seulement la partie est dans un tout, mais que le tout est lui aussi à l'intérieur de la partie. Idée qui peut sembler tout à fait paradoxale mais qui est sans cesse vérifiée au moins biologiquement. Dans chaque cellule de mon organisme, y compris les cellules de ma peau, la totalité de mon patrimoine génétique est inscrite. Bien entendu, une seule partie s'y trouve exprimée,

celle qui permet de faire de la peau. La totalité est présente dans chaque cellule de chaque organe spécialisé. Nous, en tant qu'individu, nous pouvons dire que le tout de la société est présent en nous à travers son langage, ses cultures, ses idées. De même, le tout de l'espèce en tant qu'organisation génétique, que système de reproduction, est présent en chacun de nous. Le tout est donc dans la partie, laquelle est dans le tout.

Autre exemple : le principe récursif extrait du monde des mathématiques. C'est-à-dire le principe selon lequel dans un système, les produits et les effets sont nécessaires à leur propre production. Ceci peut encore paraître tout à fait paradoxal. Mais réfléchissons un peu. Nous sommes des individus humains, nous sommes des produits d'un système de reproduction biologique. Mais ce système de reproduction ne peut se poursuivre qu'avec l'aide des individus humains, si ceux-ci veulent bien s'accoupler, en attendant que le système se mette à fonctionner tout seul par clonage ou par couveuse ! Cela signifie que nous sommes à la fois des produits et des producteurs. De même dans nos relations avec la société : nous sommes les produits d'une société, d'une culture, et nous sommes en même temps leurs producteurs puisque ce sont les interactions entre les individus qui sans arrêt produisent la société. Il y a donc une nécessité d'abandonner une pensée linéaire avec un début et une fin. C'est le grand mérite de ce que Norbert Wiener a appelé le feed-back, la rétroaction - notamment la rétroaction négative qui se vérifie dans un système de chauffage régulé par un thermostat. Il y a une boucle où le produit rétroagit sur la cause et la régule. Le système est en boucle et non plus linéaire. Ceci permet de connaître et de relier des aspects de la réalité complexe et disjoints.

Dernier exemple de ce rapide panorama, c'est la dialogique, héritière de la dialectique de Hegel et de Marx. Deux instances antagonistes, contradictoires, sont nécessaires pour comprendre un phénomène complexe. Elles sont à la fois complémentaires tout en étant antagonistes.

Il nous faut donc pouvoir changer les structures de notre pensée. Travail très difficile. Les quelques relations logiques clés qui commandent inconsciemment notre mode de connaître - ce que l'on peut appeler un paradigme - sont les produits d'une histoire. Le monde occidental vit ainsi sous l'emprise d'un paradigme qui nous enjoint de séparer, dissocier et réduire le complexe au simple pour mieux connaître. Quand nous obéissons à ce principe, nous dissolvons la complexité. Nous pensons qu'elle n'a aucun intérêt, aucun sens, qu'elle n'est qu'une pure illusion ou apparence. Or il faut savoir séparer, connaître les éléments, puis être capable de recomposer. Il y a là une carence de la pensée. Nous avons besoin de principes pour relier, pour reconnecter.

Un exemple : comment penser notre relation d'être humain à notre réalité animale. Un paradigme nous dit que pour comprendre l'humain, il faut rejeter l'animalité et ne voir que ce qui en nous est esprit et culture. Un autre nous dit au contraire qu'il faut réduire l'homme à l'animalité si on veut le comprendre. Mais c'est le lien entre les deux qu'il faut trouver : montrer que nous sommes peut-être à 100% des animaux et à 100% autre chose que des animaux de par notre conscience, notre esprit, notre culture. Nous sommes à la fois les enfants de ce cosmos et hors de ce cosmos. Tout ceci est une façon de mieux nous comprendre et de mieux comprendre notre réalité.

Une réforme indispensable pour le destin de l'humanité

La compréhension des différentes complexités qui tissent notre univers et la réforme de l'éducation, de la connaissance et de la pensée, sont désormais une nécessité vitale pour les individus. Jean-Jacques Rousseau faisait dire à son éducateur dans *l'Emile* : "je veux lui apprendre à vivre". C'est un peu ambitieux de dire qu'on apprend à quelqu'un à vivre : on aide quelqu'un à ce qu'il affronte la vie, à ce qu'il apprenne de lui-même la vie. Mais le savoir et la connaissance sont des choses vitales pour chacun, pour pouvoir affronter son monde, son destin, ses problèmes, ses contradictions.

Cette réforme n'est pas seulement nécessaire pour les individus. Elle l'est pour les problèmes sociaux et la façon que les politiques ont de les aborder. Si nous vivons une telle

misère, un tel degré zéro de la pensée politique en France aujourd'hui, cela ne tient ni à l'imbécillité, ni à la méchanceté des uns ou des autres. Cela tient au fait qu'ils sont à l'intérieur d'un système de pensée et de connaissances où il n'y a pas d'autres issues de voir les choses séparées, compartimentées ou réduites à l'économie. Le problème est national, européen.

Je suis convaincu que nous continuons sur une voie qui conduit à la catastrophe. La voie dite du développement même "vaselinée" par le mot soutenable ou durable, conduit à la dégradation de la biosphère, laquelle nous est indispensable. Le vaisseau spatial terre est aujourd'hui propulsé par trois moteurs, aucun n'étant contrôlé ou guidé : la science qui produit les choses les plus merveilleuses, mais aussi les armes de destruction et de manipulation ; la technique, ambivalente par essence ; l'économie actuellement vouée au profit et non régulée par des instances planétaires. Le destin de l'humanité est en jeu aujourd'hui.

J'espère donc que l'on pourra trouver des voies nouvelles. Des travaux et de réflexion jusqu'à présent dispersés et non reliés les uns aux autres sont là pour nous y préparer. C'est l'incapacité de relier qui conduit à la cécité actuelle. La cause aujourd'hui si importante, si globale, si pathétique de toute l'humanité, requiert donc cette réforme de la connaissance. Nous en sommes loin, mais ce n'est pas pour cela que je me considère comme découragé.

Débat*

L'outil intellectuel de base pour concevoir une connaissance globale n'est-il pas les mathématiques ?

Il faudrait savoir dans quel cadre on se situe. On ne peut pas se satisfaire des seules mathématiques. Tout d'abord, il y a des mathématiques différentes selon les diverses scènes où elles s'appliquent. Ensuite prenons l'exemple de la science sociale la plus sophistiquée dans le domaine mathématique, dans sa formalisation et qui semble de ce point de vue la plus pertinente et la plus utile : l'économie. On se rend compte aisément qu'une telle connaissance ne saisie pas que l'économique ne peut être isolé de la société et des passions humaines. La connaissance pertinente n'est pas la plus sophistiquée mais celle qui permet de contextualiser ses données et ses informations. La capacité à contextualiser est beaucoup plus importante. Une culture mathématique est très utile. Mais la pensée elle-même est au-delà des mathématiques. Les mathématiques sont des auxiliaires de la pensée qui elle doit se développer sur le plan des idées, des concepts, des notions, etc. Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs

Concrètement, quelles formes la réforme de la connaissance doit-elle prendre ? Comment pensez-vous que l'on puisse dans l'enseignement en France introduire la complexité ?

Dans l'histoire de la pensée, l'histoire humaine ou l'histoire de l'éducation, les réformes apparaissent toujours de façon déviante et soutenues par un individu ou un tout petit groupe minoritaire. Cela est vrai des grandes religions aujourd'hui universelles comme le christianisme ou l'Islam. N'oublions pas que Mahomet a été chassé de La Mecque et a dû se réfugier à Médine. Si la déviation n'est pas écrasée, comme cela arrive parfois, si elle crée des réseaux, des disciples, elle devient une tendance, une force. Et lorsque cette force répond à des aspirations, des attentes, des besoins, elle peut devenir agissante. J'ai parlé des religions, mais la science moderne est elle aussi issue de déviations. Elle a commencé au XVII^e siècle par quelques individus isolés, et à la fin du XVII^e siècle, a été créée la première *Royal society*, puis des sociétés savantes se sont développées dans chaque nation. Au XIX^e siècle, une fois qu'eut lieu la réforme des universités, les sciences y sont entrées. Puis les

* L'après-midi était présidée par **Jean-Claude Petit**, ancien PDG de Malesherbes Publications, et par **Elisabeth Marshall**, rédactrice en chef de *Prier*, tous deux membres du comité des Semaines Sociales. À la table des questions écrites, les porte-paroles des participants étaient : **Bernard Ibal**, vice-président des Semaines Sociales de France, **Monique Mitrani**, **François Desouches** et **Véronique Badets**, membres du Conseil des Semaines Sociales de France.

sciences sont entrées dans le cœur de la société et des Etats et aujourd'hui, elles submergent tout. On voit donc très bien les processus.

Même chose pour l'éducation. Comment est-on passé de l'Université médiévale à l'université moderne ? Là aussi il y a eu création déviante dans un petit pays périphérique, la Prusse : parce qu'un penseur comme A. Von Humboldt a eu l'idée d'une université par département, parce qu'un despote éclairé, le roi de Prusse, l'a suivi, ce modèle s'est ensuite répandu partout. Il faut donc commencer quelque part de façon déviante. Je propose pour ma part que l'on crée un peu partout des instituts de culture fondamentale au cœur ou hors des Universités, s'adressant à tous, quel que soit l'âge, qui donne ces notions fondamentales ignorées : que sommes-nous, nous les humains ? Qu'est-ce que l'ère planétaire ? Qu'est-ce que la rationalité ? Qu'est-ce que la scientificité ? Comment affronter les incertitudes ? Comment développer la connaissance ? Questions qui ne sont enseignées nulle part. Tout cela en attendant d'arriver à cette réforme qui concernerait toute l'université, tout l'enseignement secondaire et primaire. Il faut toujours commencer par prêcher dans le désert. J'en ai pris l'habitude, surtout dans le désert français !

Devant les incertitudes du futur, n'y a-t-il pas un retour vers les grandes sagesses et traditions du passé : bouddhisme, Pères de l'Église... ?

Je crois que nous devons viser à une civilisation planétaire qui intègre le meilleur de chaque apport. Je crois profondément que des apports très grands peuvent venir du bouddhisme, des sagesses orientales, indiennes ou chinoises (confucianisme, taoïsme). Sans parler des connaissances, sagesses et art de vivre qui se trouvent dans des petites sociétés. Il faut aller vers ce que Césaire ou Senghor appelle « le rendez-vous du donné et du recevoir ». Car effectivement, l'Occident peut apporter ses conceptions de la démocratie, des droits de l'homme, des droits de la femme. Mais il n'est pas le propriétaire de toute sagesse. Nous manquons totalement d'art de vivre. Nous sommes plongés dans une aventure qui nous fait croire que les solutions matérielles seront en même temps des solutions morales et spirituelles. Je crois l'enjeu n'est pas tant l'apport des sagesses du passé dans le présent, mais des sagesses venues d'ailleurs, y compris du passé, incorporées pour transformer, accompagner une réforme de vie complémentaire de la réforme de la pensée et de la connaissance.

À l'époque où il faut une pensée qui prenne en compte la complexité du monde, comment expliquez-vous la pensée unique qui s'exprime dans les médias et chez les politiques ?

Les pensées uniques, mutilées, simplifiantes, dogmatiques et manichéennes continuent de fleurir aujourd'hui tout simplement parce qu'on n'a pas créé ce système d'éducation qui serait un contre-feu. Je ne dis pas qu'on pourrait les supprimer totalement, mais simplement lutter contre. Le problème est que tout favorise actuellement ces systèmes de pensée et tous les conflits actuels ne peuvent que favoriser des visions unilatérales.

Teilhard de Chardin n'est-il pas l'un de vos parents de pensée, puisqu'il a su montrer la dynamique de la complexité qui tend vers l'unité de l'Alpha à l'Omega ?

Teilhard est un très grand esprit. Je me différencie de lui en ce qu'il avait une vision providentialiste. Il croyait en une destination heureuse au point Omega où tout se terminait bien. Pour ma part, je me demande si tout ne va pas très mal se terminer. Ceci dit, je rends hommage au génie précurseur de Teilhard dans de nombreux domaines.

Le passé est-il nécessairement dépassé, ou est-il un tremplin pour le présent et l'avenir ?

La vision mutilée que nous avons du temps vient de ce l'on peut appeler notre contemporanéisme qui croit que toutes les vérités se trouvent aujourd'hui, ignore le passé et le futur. Il y a une boucle interrompue entre passé, présent et futur. Le passé lui-même se rafraîchit parce que nous l'interrogeons à partir des questions du présent. Chaque fois, nous le modifions. L'histoire de la Révolution française par exemple est sans cesse modifiée par

les expériences acquises au cours des évènements postérieurs. On ne peut donc séparer passé, présent, futur.

Mais une chose plus importante que le passé se trouve dans ce mot de "arkê" qui signifie le fondamental, le premier, l'originel. C'est une formule que le jeune Marx, à sa façon, dans son manuscrit économique-philosophique appelait l'homme générique. Non pas générique au sens des gènes, dont on ne parlait pas à l'époque, mais au sens de puissances créatrices et organisatrices. Je crois qu'on ne peut féconder ou envisager un futur qu'à condition de faire un retour vers cet *arkê*. On retrouve l'idée assez profonde de Jean-Jacques Rousseau non pas de bonté naturelle, mais l'idée qu'avec la civilisation, nous perdons l'expression de multiples potentialités humaines. Aujourd'hui dans notre civilisation, tellement de potentialités sont durcies, pétrifiées, stérilisées. Je pense à la phrase de Saint Exupéry à la fin de *Terre des hommes* voyant des enfants réfugiés d'Espagne dans un train : « tant de petits Mozart assassinés ». Je pense que le réveil des potentialités humaines peut féconder un futur. Une phrase d'Heidegger est très impressionnante en cela ; elle dit : « l'origine n'est pas derrière nous mais devant nous ». C'est peut-être la résurrection de nos forces originelles, le retour à ces forces créatrices aujourd'hui inhibées, immobilisées et pétrifiées. Le nouveau commencement nécessite un retour à quelque chose d'inhibé, réprimé. C'est pour cela que la relation passé, présent, futur ne doit pas être déchirée. Le futur ne sera fécondé que par un retour à nos principes originels.